

LE BALZAC DE FRANÇOIS FOSCA

« Une histoire extravagante, tout un roman...
un vrai Balzac, quoi... »

F. Fosca, *Monsieur Quatorze*

Bien peu de balzaciens connaissent l'existence de ce roman d'aventures de François Fosca¹ intitulé *Monsieur Quatorze*² et qui se présente, selon le communiqué de presse, comme une suite à *l'Histoire des Treize*. Préalablement publié en livraisons dans *L'Opinion*, le roman fut édité en 1923 dans la collection « Le Roman » dirigée chez Grasset par Edmond Jaloux.

Premier roman de Fosca, *Monsieur Quatorze* fut publié en pleine « crise du roman³ », à un moment où le genre, tel qu'il a été hérité de Balzac, est remis en question et se transforme de manière importante. On connaît l'extraordinaire richesse du roman des Années folles, qui fera subir au genre une mutation comme il n'en avait pas connu depuis Balzac. Les nouvelles modalités du point de vue et la révision des règles de composition ; la complexité de la saisie psychologique ouverte par les œuvres de Proust, de Pirandello et de Freud, mais aussi par l'influence récente du roman russe et du roman anglais ; les notions de relativisme, de cosmopolitisme, de dissociation de

1. Romancier, essayiste, traducteur, peintre, professeur et critique d'art réputé, François Fosca, nom de plume de Georges de Traz, est né à Paris en août 1881 et décédé à Genève presque centenaire en mars 1980. Son frère cadet, Robert de Traz (1884-1951), a aussi fait une carrière de romancier.

2. François Fosca, *Monsieur Quatorze*, Gollion (Suisse), Infolio, coll. « Micromega », 2014 [1923]. Toutes les références au roman, données à la suite des citations entre parenthèses, renverront à cette édition.

3. Je renvoie au monumental ouvrage de Michel Raimond, *La Crise du roman. Des lendemains du naturalisme aux années vingt*, Paris, Corti, 1985 [1966].

la personne qui triomphent dans le roman de l'inquiétude : tout ce renouvellement romanesque s'est fait contre l'héritage du roman réaliste et entre plus particulièrement en opposition avec la volonté de Balzac de « faire concurrence à l'état civil » et sa psychologie des types. On se souvient aussi que le discours sur l'esthétique du « roman pur » dans *Les Faux-Monnayeurs* (1925) de Gide est marqué par cette opposition :

Mais n'est-il pas remarquable que Balzac, s'il est peut-être le plus grand de nos romanciers, est sûrement celui qui mêla au roman et y annexa, et y amalgama, le plus d'éléments hétérogènes, et proprement inassimilables par le roman ; de sorte que la masse d'un de ses livres reste à la fois une des choses les plus puissantes, mais bien aussi les plus troubles, les plus imparfaites et chargées de scories, de toute notre littérature⁴.

Et je rappelle le mot de Mauriac en 1923 : « Notre génération de romanciers est la première qui ne soit pas née sous le signe de Balzac ; elle écrit sous le signe de Proust et de Freud⁵. »

Cette réelle remise en question du roman réaliste et balzacien, il faut pourtant la relativiser. Contester le maître, c'est aussi en reconnaître l'autorité. Je n'insisterai pas sur l'importance de Balzac pour Proust, cela est bien connu⁶. Et on sait que le fameux mot de Gide en 1925 : « Qu'est-ce qu'un Balzac en face d'un Dostoïevski » ne doit pas masquer la nécessité de la lecture de *La Comédie humaine* : « Mais il importe d'avoir lu Balzac, tout Balzac. Quelques littérateurs ont cru pouvoir s'en dispenser ; dans la suite ils ont pu ne pas bien se rendre compte eux-mêmes de je ne sais quoi qui leur manquait ; on s'en rend compte pour eux⁷. » La création par Bernard Grasset, en janvier 1922, du prix Balzac⁸, signifiait que l'auteur du *Père*

4. André Gide, *Le Journal des Faux-Monnayeurs*, Paris Gallimard, 1929, pp. 73-74.

5. Frédéric Lefèvre, « François Mauriac », *Une heure avec...*, 1^{ère} série, Paris, Gallimard, 1924, p. 218.

6. On consultera notamment le chapitre (« Proust lecteur de Balzac ») que Jean-Yves Tadié consacre à Balzac dans sa biographie de Proust (*Marcel Proust*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 356-364).

7. André Gide, « Les dix romans français que... », *Incidences*, Paris, Gallimard, 1925, p. 153.

8. Le prix ne fut décerné qu'une seule année et partagé entre Jean Giraudoux pour *Siegfried et le Limousin* et Émile Baumann pour *Job le prédestiné*.

Goriot restait un modèle ou à tout le moins qu'il était le point d'origine de la grande tradition romanesque française ; par rapport à ce point se situait forcément tout romancier. Du reste, dans les multiples enquêtes sur le roman produites dans les années 1920, Balzac est inévitablement cité avec Stendhal et Flaubert parmi les influences les plus partagées par les écrivains.

Je rappelle aussi que l'exégèse balzacienne se portait à merveille au moment de la parution de *Monsieur Quatorze*, comme en témoignent *Le Culte de Balzac* de Marcel Bouteron en 1924, *Balzac et son œuvre* d'André Bellesort et *La Vie prodigieuse d'Honoré de Balzac* de René Benjamin en 1925, *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac* de Fernand Baldensperger en 1927, sans oublier les nombreuses pages que Paul Bourget consacre à Balzac⁹ ou encore « La méthode de Balzac », chapitre de *Messages* (1926) de Ramon Fernandez, l'un des critiques les plus originaux de l'entre-deux-guerres. Il faudrait encore mentionner les multiples articles publiés à droite ou à gauche qui rendent compte du prestige de Balzac à l'époque, entre autres l'étonnant article d'Edwin Preston Dargan dans la *Revue de littérature comparée* en 1927¹⁰, qui s'intéresse aussi bien aux répercussions de l'œuvre balzacienne dans la vie que dans la littérature. À ce propos, je signalerai la publication, en 1923, d'une nouvelle d'André Maurois – un exact contemporain de Mauriac – intitulée *Par la faute de M. de Balzac*¹¹. Influencé par Proust, à qui il devait consacrer un ouvrage¹², Maurois n'est pas moins profondément marqué par Balzac, dont il sera

9. Notamment dans un article de *La Revue des deux mondes*, où il donnait du roman balzacien la définition suivante : « Résumons-nous : le roman est donc, avant tout, pour Balzac, la préparation et le dénouement d'une crise » (Paul Bourget, « L'art du roman chez Balzac », la *Revue des deux mondes*, février 1926, p. 939).

10. Edwin Preston Dargan, « Parmi la descendance de Balzac dans la vie et dans la fiction », *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1927, pp. 480-492.

11. Paris, éd. « Les Amis d'Édouard », 1923.

12. André Maurois, *À la Recherche de Marcel Proust*, Paris, Hachette, 1949.

incidemment le futur biographe¹³. Sa nouvelle met en scène un jeune ambitieux dont la vie entière a été transformée par un mot de *La Femme abandonnée* qu'il a mis en pratique : en effet ce personnage a pris chez Balzac tout ce qu'il sait du monde et les idées balzaciennes sur l'amour « restent vraies dans l'action¹⁴ ». Qu'il y ait donc dans les années 1920 un « esprit de Balzac », selon le titre d'un article des *Nouvelles littéraires* en 1925¹⁵ où se trouvent consignés des mots d'esprit et des anecdotes concernant le romancier, tous ces témoignages le disent éloquemment.

Fosca lui-même se situe entre Balzac et Proust, oscille entre les deux, ou plutôt choisit Balzac sans renoncer à Proust, dont il est néanmoins un admirateur inconditionnel à qui, dans le numéro d'hommage de *La Nouvelle Revue française* au lendemain de la mort de l'auteur de la *Recherche*, en 1923, il consacre un article chaleureux¹⁶. Dans le contexte de cette crise du roman, Fosca prend position par la publication d'un article, « Apologie pour le roman », dans *La Revue hebdomadaire* en mai 1925. En outre, il reprend ni plus ni moins ses thèses dans son introduction à l'édition soignée de *Ferragus* que publient les éditions Bossard en 1926, donc trois ans après la publication

13. André Maurois, *Prométhée ou la vie de Balzac*, Paris, Hachette, 1965. En 1926, à Frédéric Lefèvre avec qui il discute de Proust, il déclare aussi : « Grâce à lui [Alain], je suis devenu un balzacien qui ne se lasse jamais de relire » (Frédéric Lefèvre, « André Maurois », *Une heure avec...*, 4^e série, Paris, Gallimard, 1927, p. 181). En 1966, A. Maurois réitère ses premières confidences : « Les influences constantes furent celles de Balzac, de Tolstoï, de Proust » (André Maurois, *Soixante ans de ma vie littéraire*, Périgueux, Pierre Fanlac, 1966, p. 37).

14. André Maurois, *Par la faute de M. de Balzac*, dans *Les Mondes imaginaires*, Grasset, 1929, p. 102. Cette idée selon laquelle l'œuvre de Balzac a déterminé la vie de personnes imaginaires ou réelles apparaît courante à l'époque. Pensons notamment au « Balzac de M. de Guermantes » dans le *Contre Sainte-Beuve* de Proust.

15. « L'esprit de Balzac », *Les Nouvelles littéraires*, 18 avril 1925.

16. François Fosca, « La couleur temporelle chez Proust », *La Nouvelle Revue française*, janvier 1923, pp. 240-242. Selon son témoignage à Jean-Pierre Meylan, Fosca aurait fait la rencontre de Proust dans l'atelier-salon de Madeleine Lemaire, que fréquentait le père du romancier. Proust aurait par ailleurs encouragé Fosca à entreprendre un dictionnaire des personnages de la *Recherche*. Voir à ce sujet Jean-Pierre Meylan, *La Revue de Genève : miroir des lettres européennes, 1920-1930*, Genève, Droz, 1969, p. 229.

de *Monsieur Quatorze*. Ces trois publications marquent son allégeance balzacienne.

Dans « Apologie pour le roman », Fosca se lance dans la défense du roman en répliquant en particulier aux critiques qu'avaient adressées au genre romanesque Pierre Lafue¹⁷ et Jacques Bainville¹⁸ dans les mois précédents. Pour Fosca, le véritable romancier, « se sert sans aucun doute de ce qu'il a vu et éprouvé¹⁹ », mais ce qu'il porte en lui est transformé par « son imagination créatrice²⁰ ». Le romancier ne reproduit pas la vie, et c'est pourquoi il existe un « art » du roman : « Il n'est pas de romancier [...] qui n'obéisse à la grande loi artistique du *choix*, qui n'emploie, pour transmuier la vie en roman, ces deux moyens, la condensation et l'accentuation²¹ ». Cette réflexion, qui visait à déjouer l'opposition établie par Lafue entre l'art et le roman, n'est pas sans intérêt pour notre propos, car le rapport entre la création et la réalité semble avoir toujours été au centre de la pensée de Fosca sur Balzac. Trente-cinq ans plus tard, il commencera comme suit le chapitre qu'il consacre à l'auteur du *Chef-d'œuvre inconnu* dans *De Diderot à Valéry. Les Écrivains et les arts visuels* : « Grâce à Balzac, la France de la première moitié du XIX^e siècle a été pourvue d'un "double", d'une sorte de fantôme qui s'il n'est pas la réalité en a du moins toutes les apparences²². »

Cette question de l'apport de la fiction à la réalité est au centre de l'introduction de Fosca à *Ferragus*. Fosca s'emploie d'abord à liquider la question de l'in vraisemblance, car trop souvent, croit-il, cela vaut à Balzac des critiques et gâche le plaisir des lecteurs. Selon Fosca, l'*Histoire des Treize*, mais aussi *Splendeurs et misères des courtisanes*, *Une ténébreuse affaire* et

17. Dans *La Revue hebdomadaire* du 25 avril 1925.

18. Dans *La Revue universelle* du 15 mars 1925.

19. François Fosca, « Apologie pour le roman », *La Revue hebdomadaire*, 23 mai 1925, p. 404.

20. *Ibid.*, p. 407.

21. *Ibid.*, p. 407. Pour donner matière à un roman, il faut condenser la réalité et accentuer les traits des situations « pour en rendre plus manifestes les retentissements ».

22. François Fosca, « Balzac », *De Diderot à Valéry. Les Écrivains et les arts visuels*, Paris, Albin Michel, 1960, p. 47.

L'Envers de l'histoire contemporaine, font partie de ces romans qui sont trop souvent discrédités pour leur invraisemblance. Or, Balzac aura mis dans les *Treize* sa « formidable imagination » au service de « combinaisons qui dépassent l'ordinaire, mais demeurent possibles », car la « véritable fantaisie s'appuie toujours [...] sur une solide base de réalité²³ », explique-t-il.

« *Les Treize* » vs « *Monsieur Quatorze* »

Premier roman de Fosca, *Monsieur Quatorze* est contemporain des réflexions de l'auteur sur le roman, réflexions qu'il poursuit notamment en lisant l'œuvre de Balzac. Il n'est donc pas si étonnant que Fosca ait choisi de faire son entrée romanesque en *doublant* lui-même, par son imagination, non plus la réalité, mais l'univers de *La Comédie humaine*.

Au moment de sa publication, ce roman volontairement balzacien fit à peu de choses près l'unanimité auprès des critiques. « C'est un des livres les plus *heureux*, les plus *réussis*, qui aient été conçus et réalisés depuis bien des ans²⁴ », note un critique de la revue *Bonsoir*. « Disons-le bien haut, *Monsieur Quatorze* restera un des meilleurs livres de 1923 et des plus réussis²⁵ », affirme Henri Martineau dans *Le Divan*. Fosca « a écrit le plus animé des romans d'aventures, et le plus spirituel²⁶ », lit-on dans *Les Nouvelles littéraires*. Le roman est d'une « éblouissante fantaisie » et propose « une intrigue prodigieuse²⁷ », écrit Armand Praviel dans *Le Correspondant*. Et si ce n'est pas un pastiche de Balzac, c'est en revanche « la plus jolie, la plus fraîche et la plus joyeuse parodie du roman d'aventures

23. Honoré de Balzac, *Ferragus*, avec une introduction, des notes et une bibliographie par François Fosca, Paris, Bossard, 1926, pp. XIV-XV.

24. *Bonsoir*, 12 mars 1923.

25. Henri Martineau, « François Fosca : *Monsieur Quatorze* », *Le Divan*, vol. 11 (n° 85-94), 1923, p. 135.

26. H.R., « La critique des livres », *Les Nouvelles littéraires*, 10 février 1923, p. 3.

27. Armand Praviel, « Le Jardin des lettres », *Le Correspondant*, 25 août 1925, p. 824.

et du roman historique²⁸ », selon Louis Martin-Chauffier. De fait, *Monsieur Quatorze* est certainement un bon roman d'aventures, animé, divertissant et spirituel, mais aussi lettré, habile dans ses effets, dont le rythme d'écriture et les péripéties font un roman balzacien ingénieusement fidèle à l'atmosphère de *l'Histoire des Treize* et au roman-feuilleton ; ici aussi les personnages agissent en secret, pratiquent l'enlèvement, se déguisent et s'affublent d'autres identités, tout cela dans le décor de l'Italie romantique de 1830.

Monsieur Quatorze raconte la conspiration menée par quelques légitimistes afin de remettre sur le trône de France le fils de Louis XVII. Chez Fosca, en effet, Louis-Charles de France, le fils de Louis XVI, n'est pas décédé à l'âge de dix ans à la prison du Temple en 1795 ; il s'en est échappé et s'est réfugié à Rome, où il a vécu « dans la plus complète obscurité, sous un faux nom », et a épousé « une Romaine d'assez bonne famille » (p. 32). Tous deux décédés depuis, ils ont eu des jumeaux, un garçon et une fille, respectivement prénommés Louis et Marie-Antoinette. Ces enfants, élevés par un alchimiste, Ojardias, qui les a recueillis à la mort de leurs parents, et maintenant âgés d'une vingtaine d'années, sont retenus prisonniers avec leur père adoptif par Ildefonse, prince de Trinacrie, ancien agent secret à la cour de Naples qui est parvenu à se faire attribuer une petite principauté située à la pointe ouest de la Sicile, dont la capitale est Héraclée. Ildefonse, dont la seule passion est l'alchimie, espère trouver la pierre philosophale ; c'est pour cette raison qu'il a fait venir chez lui Ojardias, lui demandant de placer sa science au service de son ambition. Mais ayant appris l'identité royale des enfants d'Ojardias, Ildefonse a choisi de les enfermer pour éviter de s'attirer des ennuis avec les grandes puissances européennes, grâce auxquelles il a pu obtenir sa principauté.

À cette histoire se greffe celle des Treize. Nous savons que *l'Histoire des Treize* comporte trois récits : *Ferragus*, *La Duchesse de Langeais* et *La Fille aux yeux d'or*. Toutefois, Balzac ne

28. François Fosca, *L'Amour forcé*, présentation de François Fosca par Louis Martin-Chauffier, Paris, Au Sans pareil, coll. « Le Conciliabule des trente », 1927, p. 12.

mentionnera jamais que quatre des treize membres de la confrérie : Gratien Henri Bourignard, dit Ferragus XXIII, chef de l'association ; le général Armand de Montriveau, amoureux de la duchesse de Langeais ; Henri de Marsay, héros de *La Fille aux yeux d'or* ; le marquis de Ronquerolles, qui provoque en duel le baron de Maulincour dans *Ferragus* et qui participe à l'enlèvement de la duchesse de Langeais dans le roman éponyme. Outre que ces trois derniers personnages réapparaissent dans *Monsieur Quatorze*, Fosca s'amuse à compléter la liste des Treize en 1831 (donc quelque douze à quinze ans après les aventures racontées dans *l'Histoire des Treize*²⁹). Aux noms des anciens Fosca ajoute ceux de messieurs Dieux-Saint-Germain, de Buix, de Queuldres, de Forléans, de Mesves de la Bruche, de Surjoux, de Rommefort, de Cré, d'Orjules et de Marcherouge afin de compléter la liste des Treize³⁰. Ce dernier est, en 1831, le chef des Treize sous le nom de Trempe-la-Soupe XXIV, nom que Fosca emprunte à la préface de *Ferragus*.

Or, *Monsieur Quatorze*, comme le titre l'indique, ajoute un membre surnuméraire à la confrérie des Treize - « car il faut que les Treize soient quatorze, puisque les Trois Mousquetaires étaient quatre », observera malicieusement Armand Praviel dans *Le Correspondant*³¹. Ayant convoqué une réunion de la bande, Marcherouge explique que, en effet, la Charte des Treize prévoit « que dans des circonstances exceptionnelles, le chef a le droit d'admettre un affilié extraordinaire » (p. 37). Ce monsieur Quatorze sera le nouvel avatar de Jacques Collin, alias Vautrin.

Lors de cette réunion, Marcherouge propose de délivrer le jeune Louis afin de le remettre « sur le trône de ses pères » (p. 32). Ce projet est voté ; mais les votes sont répartis également (7-7). Les trois anciens des Treize s'étant montrés

29. L'histoire de *La Fille aux yeux d'or* se déroule vers 1815, celle de *La Duchesse de Langeais* en 1818 et celle de *Ferragus* en 1819.

30. Mais ailleurs Fosca mentionne aussi M. Neuf comme membre des Treize (p. 39) ; il semble qu'il ait oublié ce nom lorsqu'il établit la liste des Treize aux pages 52-53. Par ailleurs, nous savons qu'Orjules a été fraîchement admis dans la confrérie à la suite du décès du vicomte de Mérindré.

31. Armand Praviel, art. cit., p. 824.

hostiles, Vautrin ne se prive pas de narguer ceux dont il connaît les échecs et les faiblesses. Tour à tour il se moque de Ronquerolles, de Montriveau et de Marsay, qui étaient plus audacieux autrefois lorsqu'il s'agissait de servir Bourignard et madame Jules, « d'enlever une duchesse d'un couvent espagnol » (p. 57) ou de posséder une certaine jeune fille aux yeux « couleur de l'or » (p. 57). Les remarques assassines de Vautrin valident le constat de Marcherouge : « [...] les Treize se composent d'une demi-douzaine d'hommes ayant dépassé la quarantaine, jouissant de belles positions et qui, bien installés dans la vie, sont fort peu désireux de courir de nouveaux risques³² » (p. 29). Aussi la conspiration légitimiste de Marcherouge participe-t-elle d'une volonté de redonner du lustre à une association en déchéance et qui « n'est plus qu'une franc-maçonnerie mondaine » (p. 29). Il s'agit de faire d'une pierre deux coups, le rétablissement des Treize trouvant sa force et une sorte d'écho dans l'accession de Louis XIX au trône de France³³.

Le différend au sein des Treize oppose plus particulièrement Quatorze et Marsay, dont on se rappelle que, chez Balzac, il est parmi les Treize « un homme d'une puissance extraordinaire, un homme aussi grand qu'on peut l'être sans croyance³⁴ », et que, premier ministre³⁵, il deviendra « le plus influent personnage de

32. Vautrin lui-même a fait ce constat : « Est-ce que vous imaginez qu'un premier ministre, comme Marsay, qu'un lieutenant général, comme Montriveau, qu'un ambassadeur comme Ronquerolles, vont se lancer volontiers dans cette aventure ? Ils sont casés, rentés, établis. Ayant tout à perdre, qu'ont-ils à gagner ? La bataille sera dure. » (p. 39)

33. Toutefois, en dépit des avantages auxquels les plus anciens des Treize ne veulent sans doute pas renoncer, leur opposition au projet légitimiste est cohérente avec la vision socio-politique qu'ils défendent chez Balzac : ils ont bien peu de raison d'être sympathiques à Louis-Philippe, et encore moins de conspirer pour établir Louis XIX sur le trône, ce serait même tout le contraire, comme le souligne Michel Lichtlé : « Les Treize ne conspirent pas contre les Bourbon, mais ils auraient toutes raisons de le faire » (Honoré de Balzac, *Ferragus. La Fille aux yeux d'or*, édition présentée et annotée par Michel Lichtlé, Paris, Garnier-Flammarion, 1988, p. 32).

34. *La Fille aux yeux d'or*, CH, t. V, p. 1078.

35. Fosca prend ici une liberté avec Balzac : l'histoire de Quatorze se passe en 1831, cependant que de Marsay, chez Balzac, a été fait premier ministre en 1832 dans *Les Secrets de la princesse de Cadignan*.

la politique bourgeoise intronisée en juillet 1830³⁶ ». Vautrin se moque de Marsay une première fois : « Son Excellence était plus audacieuse, jadis, à l'hôtel San-Réal, rue Saint-Lazare. Il est vrai qu'il ne s'agit plus d'une belle fille, ni d'yeux couleur de l'or » (p. 57). Mais Marsay menaçant Marcherouge de mettre sa police à ses trousses s'il donne forme au complot légitimiste, Vautrin revient à la charge :

- Hé bien, papa, on prend de la ceinture, hein, et on n'aime plus courir le guilledou ? Rappelez-vous pourtant vos petites farces, jadis, quand vous étiez le beau de Marsay. Fini, mon prince. Tout de même, si vous n'aimez plus cela, n'en dégoutez pas les autres.

Saisissant le ministre entre ses puissantes mains, il le souleva comme une poupée, et le reposa à terre :

- Allez vous coucher, Excellence, dans votre beau dodo du ministère, et faites de beaux rêves (p. 59).

À la suite de cette altercation, Vautrin force la dissolution des Treize, car il sera plus facile de lutter contre Marsay s'il est un ennemi déclaré qu'un « ami traître » (p. 59). « Messieurs, à partir de cet instant, le 16 octobre 1831, à onze heures et demie du soir, les Treize n'existent plus » (p. 58), prononce solennellement Marcherouge³⁷. En somme, au-delà de la conspiration que manigance Marcherouge, cet épisode permet surtout à Fosca de confronter deux figures emblématiques de *La Comédie humaine*. Or, Vautrin a le meilleur sur son ennemi, cela est évident, d'où sans doute le titre du roman : en effet, que la nouvelle identité de l'ancien forçat ait donné son nom au roman nous indique que *Monsieur Quatorze* n'est pas tant une suite aux récits balzaciens des Treize, quoi qu'on en dise, qu'un nouvel épisode, au moins en partie, de la vie de Vautrin. C'est bien pourquoi les circonstances qui amènent Vautrin à prendre une nouvelle identité conduisent à la dissolution des Treize.

Cette mise en scène me paraît témoigner du regard perspicace que Fosca pose sur l'univers de Balzac. Outre que

36. *Les Secrets de la princesse de Cadignan*, CH, t. VI, p. 955.

37. Dans la préface à *l'Histoire des Treize*, écrite en 1831, Balzac notait que l'association avait été dissoute après la mort de Napoléon, donc après mai 1821.

l'intrusion inattendue de Vautrin parmi les Treize est tout à fait vraisemblable en regard de la représentation toute-puissante du personnage, la dissolution des Treize obéit à une certaine logique balzacienne, dans la mesure où cette dissolution ne fait que valider le peu de consistance de l'association chez Balzac même, puisque, comme le résume bien Michel Lichtlé, « [l']importance des Treize dans l'*Histoire* qui porte leur nom est finalement si réduite, leur intervention dans chacun de ses épisodes si peu nécessaire, que le lecteur s'interroge sur les intentions du romancier³⁸ ». Lecteur avisé, Fosca a rapidement compris quel parti romanesque il pouvait tirer de cette situation bancaire. Sans tergiverser, il a logiquement liquidé une association qui ne pouvait être que le *très beau* prétexte à son roman, le *séduisant* point d'ancrage à une conspiration vouée à se dérouler sans elle, misant pour la suite sur le fort potentiel romanesque que lui offrait Vautrin. Comme l'observait à ce propos Henri Rambaud dans un compte rendu élogieux de *Monsieur Quatorze*, « il n'y a rien de plus manqué que les trois ouvrages » qui composent l'*Histoire des Treize*, et « la seule création que Balzac ait réussie dans cet ordre [l'homme d'énergie], ce n'est pas Ferragus ni Marsay (qui n'existent qu'en tant que dandys), c'est Vautrin [...]. L'admirable idée de M. Fosca, balzacien fervent, a précisément été, lorsqu'il a voulu donner une suite à l'*Histoire des Treize*, d'y introduire Vautrin³⁹ ».

Au terme de cette rencontre historique, Marcherouge, le baron de Cré et Pierre-Antoine d'Orjules, réunis autour de l'ancien forçat, formeront dès lors « les Compagnons de monsieur Quatorze⁴⁰ » (p. 76), cependant que Marsay retrouvera le rôle qui était le sien dans *La Fille aux yeux d'or*, celui du

38. Honoré de Balzac, *Ferragus. La Fille aux yeux d'or*, édition présentée et annotée par Michel Lichtlé, *op. cit.*, p. 13.

39. Henri Rambaud, « Les lettres », *La Revue universelle*, 15 février 1923, pp. 533-534. Quelques mois après la publication de *Monsieur Quatorze*, Rambaud publiera, dans un numéro de *La Revue critique des idées et des livres* (n° 218, novembre 1923, pp. 661-668), une nouvelle intitulée « D'un fat » et dédiée à Fosca (« À François Fosca, comme une dette »).

40. Fosca file ici le discours de Balzac sur le compagnonnage dans sa préface à *Ferragus*.

vengeur qui a été offensé⁴¹. « Il n'a plus seulement ses intérêts à défendre, mais une vengeance terrible à tirer de nous » (p. 60), commentera Orjules. Mais cette vengeance n'aura pas le premier rôle ; dans le meilleur des cas, Marsay servira de repoussoir à une intrigue qui lui échappe complètement.

Deux jours après la dernière réunion dans l'Histoire des Treize, les Compagnons seront surpris chez Marcherouge par la police de Marsay. Comme dans un bon roman d'aventures, ils s'échapperont par les toits. Cependant que Quatorze et Marcherouge sont partis de leur côté, Orjules et Cré trouvent refuge dans l'appartement d'un peintre. Le lecteur fera ici la rencontre d'Eugène Delacroix⁴² et de Prosper Mérimée ; auprès de ces personnages historiques, clin d'œil amusé de Fosca, se trouvera une jeune provençale native d'Estaque, Carline Escarchon, qui se joindra au groupe des conspirateurs, de sorte que les Compagnons seront cinq.

Les compagnons de Monsieur Quatorze vs Henri Beyle

À partir de ce dernier événement, ce ne sera qu'intrigues, déguisements et rencontres secrètes, où les conspirateurs, conduits par monsieur Quatorze, s'efforceront de déjouer la police de Marsay et de réaliser leur plan. À ce sujet, un épisode en particulier doit être évoqué, car il s'agit de la scène sans doute la plus mémorable du roman ; elle consiste dans la rencontre des conspirateurs avec le consul d'Héraclée, un certain Henri Beyle. Fosca s'en donne à cœur joie, proposant de l'auteur du *Rouge et le noir* une caricature d'une drôlerie impayable. Beyle apparaît ici comme un noceur qui n'a d'intérêt que pour les femmes et que la vie consulaire ennuie. Au cours d'un dîner particulièrement bien arrosé avec Orjules et Cré, Beyle leur confie que la plus belle femme d'Héraclée

41. Mais cette posture du vengeur ne concerne pas seulement Marsay, mais les Treize, « qui ne savent que se venger », comme le remarque Michel Lichtlé (*op. cit.*, p. 12).

42. À qui Balzac avait dédié *La Fille aux yeux d'or*.

est actuellement la marquise d'Ariaspini, une étrangère qu'il a aperçue à quelques reprises au théâtre. Or, sous l'identité de cette marquise se cache Carline Escarchon, maîtresse du prince Iourbataïeff, un général russe qui n'est personne d'autre que Vautrin. La promesse de Cré à Beyle de lui présenter la marquise d'Ariaspini achève de lier les trois hommes d'amitié et de mettre en confiance le consul, qui, ivre, leur raconte « des anecdotes, dont plusieurs d'une extrême gaillardise » (p. 200). En outre, et surtout, avant de s'endormir tout à fait, Beyle leur confie avoir reçu de Marsay une lettre au sujet de « conspirateurs qui voudraient délivrer ce soi-disant Bourbon pour le ramener en France et détrôner Louis-Philippe » (p. 202). Cette histoire amuse beaucoup le consul : « Une histoire extravagante, tout un roman... un vrai Balzac, quoi... » (p. 203), conclut-il.

Le surlendemain, au théâtre, Cré présente Beyle à la marquise d'Ariaspini, laquelle lui donne rendez-vous chez elle en l'absence du prince Iourbataïeff, qu'elle dit être à la chasse. Mais sitôt arrivé, Beyle est ligoté, dépouillé de ses vêtements. Ayant revêtu les habits de ce dernier, car il entend prendre la place de Beyle au consulat afin de pouvoir intercepter le courrier de Marsay, Vautrin se présente complètement métamorphosé devant ses amis et leur prisonnier :

À ce moment la porte s'ouvrit, et ils virent entrer, le chapeau sur l'oreille, le torse cambré, un autre Beyle, qui faisait tourner son jonc. Vêtements, favoris, tout y était, jusqu'au cigare. Vautrin ouvrit la bouche.

- Quand j'étais commissionnaire des guerres, à Brunswick, une jolie femme me fit comprendre qu'elle était folle de moi...

Il éclata de rire. Beyle était stupéfait, tant cette voix était la sienne. (pp. 211-212)

Beyle sera tenu prisonnier par Carline jusqu'à ce que, quelques jours plus tard, les conspirateurs aient quitté l'Île Verte au terme de leur mission. Vautrin avait affirmé qu'aucun mal ne serait fait au consul, qu'il s'agissait simplement de le neutraliser pendant quelques jours : « Rassurez-vous, pas un cheveu de sa tête ne tombera. Hormis sa moumoute, peut-être. Je veux dire que nous le garderons prisonnier » (pp. 204-205). Or, Carline prendra soin de son prisonnier de si belle manière, et ce prisonnier sera de son côté si coopérant que nous

apprendrons à la fin que Carline est « tombée follement amoureuse » de Beyle et qu'elle choisit de rester auprès de lui pour toujours : « Cet homme là, mon cher Monsieur Quatorze, avec son faux toupet et son ventre, en voilà un qui sait parler aux femmes ! » (p. 219).

Fervent connaisseur de Balzac, Fosca ne l'était pas moins de Stendhal. Outre qu'il faisait partie de l'équipe de rédaction de *La Revue critique des idées et des livres*, ardent défenseur de l'œuvre de Stendhal, Fosca était intervenu en tant qu'invité d'honneur lors d'une séance du mythique Stendhal-Club au sujet d'une épigraphe de Shakespeare placée en tête des *Promenades dans Rome*⁴³. Sans être central, le rôle joué par Henri Beyle dans *Monsieur Quatorze* est du plus grand comique, et ce n'est pas le moindre mérite de Fosca d'être parvenu à faire de Stendhal un portrait plutôt réaliste dans le cadre d'un épisode qui est rocambolesque. Comme le note le spécialiste stendhalien Henri Martineau, Stendhal y « apparaît au naturel : plein de verve étincelante, de dandysme et de sentimentalité, – irrésistible enfin⁴⁴ ». Quant à Louis Martin-Chauffier, il observait qu'« une apparition de Stendhal est la chose la plus bouffonne et cependant la plus véridique⁴⁵ ». Selon Henri Rambaud, « l'épisode stendhalien est la merveille du livre⁴⁶ ». Certains auront toutefois moins apprécié le traitement que les conspirateurs réservent au grand romancier : « En somme, de le trouver en si grotesque posture, notre Stendhal, on est un peu fâché⁴⁷ », juge Robert Kemp. Dans tous les cas, il faut voir que l'épisode stendhalien s'intègre dans un roman qui est aussi un hommage à Vautrin, à la hauteur de son génie : à Vautrin, rien n'est impossible semble nous dire Fosca.

43. Voir Henri Martineau et François Michel, *Nouvelles Soirées du Stendhal-Club*, Paris, Mercure de France, 1953, p. 263.

44. Henri Martineau, « François Fosca : *Monsieur Quatorze* », art. cit., p. 136.

45. Louis-Martin Chauffier, art. cit., p. 12.

46. Henri Rambaud, « Les Lettres », *La Revue universelle*, art. cit., p. 535.

47. Robert Kemp, « Les Livres », *La Liberté*, 3 mars 1923.

Vautrin et Louis XIX : même combat ?

Il y a lieu de s'interroger sur la place de Vautrin dans *Monsieur Quatorze*. Dans *Histoire et technique du roman policier*, Fosca notait que « tous les ingrédients qui composeront plus tard le roman policier, nous les retrouverons, plus ou moins affirmés, dans les premières œuvres de Balzac⁴⁸ », signées Horace de Saint-Aubin. Balzac aurait été, en particulier avec *Une ténébreuse affaire*, « sur le point de donner le grand roman policier moderne⁴⁹ », forme que réalisera parfaitement Edgar Poe. En outre, ajoute Fosca, avec le Vautrin de *Splendeurs et misères des courtisanes*, Balzac « aurait pu mettre sur pied » un vrai roman policier, « un roman où Vautrin aurait agi en criminel de génie, où la “serendipity” aurait été employée, par lui et par ses adversaires, d'une façon magistrale⁵⁰ ». Fosca reconduit ici une observation faite par Régis Messac, à savoir qu'il y a deux Vautrin chez Balzac :

Il y a d'abord le Vautrin du *Père Goriot*, qui n'est qu'un ancien forçat, rusé et grossier, et qui est le plus fidèle à la réalité. Le Vautrin n° 2, celui de *Splendeurs et misères des courtisanes*, dépasse la stricte vraisemblance ; il devient un personnage épique, une sorte de génie du crime, un héros de la grande escroquerie. La différence entre les deux aspects de Vautrin, elle tient à deux causes : les exigences du feuilleton, et le succès de rivaux tels que Sue avec *Les Mystères de Paris*⁵¹.

Peu importe que l'évolution du personnage de Vautrin soit due au développement et au succès du roman-feuilleton, il s'agit de noter que c'est au deuxième Vautrin que Fosca redonne vie dans *Monsieur Quatorze*. Ce même Vautrin qui semble avoir la faveur des balzaciens des années 1920, peut-être parce que, comme le pensait Ramon Fernandez, ce personnage « est la créature la plus vivante de Balzac, parce que

48. François Fosca, *Histoire et technique du roman policier*, Paris, Nouvelle Revue critique, 1937, p. 51.

49. *Ibid.*, p. 52.

50. *Ibid.*, p. 55.

51. *Ibid.*, pp. 53-54.

Vautrin combinant le destin des hommes ne fait qu'un avec Balzac combinant son intrigue⁵² ».

Il est certain que Vautrin trouve chez Fosca un nouveau rôle à sa mesure. Sorte de demiurge génial, il sait et comprend tout. Si Vautrin est désigné par Marcherouge pour prendre la tête de la conspiration, c'est parce qu'il jouit d'une expérience unique. Pour renverser Louis-Philippe au profit de Louis XIX, il faut un homme qui soit, sur la scène du crime, à l'image grandiose du souverain lésé. Dans ce roman truffé de secrets et de déguisements, Vautrin a un rôle de premier plan, cependant que le jeune Louis, prisonnier, reste dans l'ombre. Quand le lecteur, mais aussi Cré et Orjules, font sa connaissance, Vautrin passe pour un habile cuisinier napolitain ; seul Orjules remarque qu'il a un accent gènois plutôt que napolitain. « Jacques Collin, dit Trompe-la-Mort, dit Vautrin, dit l'abbé Carlos Herrera, dit M. de Saint-Estève, ancien forçat, ancien chef de la Société des Dix Mille, ancien directeur de la police » (p. 35), n'aura de cesse de se métamorphoser tout au long du roman. Il se présente à la réunion des Treize comme étant le baron de Vivis, ancien colonel de hussards ; stupéfait, Orjules songe que « [c]e Vivis respire une odeur de choucroute et de caserne, qui duperait un vieux sergent-major » (p. 54). Le lendemain, il est devenu « un brave bourgeois du Marais » (p. 65). Quand il rejoint ses amis à Héraclée, son identité est celle, nous le savons, d'un général russe, le prince Iourbataïeff. Pour pénétrer chez le prince de Trinacrie, il revêt les vêtements d'un capucin et devient le frère Pacifique. Afin d'intercepter le courrier que le consul reçoit de Marsay, il se fait passer pour Beyle...

Rien ne semble donc devoir arrêter Vautrin, si ce n'est tôt ou tard ce contre quoi il aura lutté toute sa vie : la mort, qu'il ne parviendra pas à « tromper » dans *Monsieur Quatorze*⁵³. Le soir de la délivrance du futur Louis XIX, Vautrin s'est mêlé à une troupe de théâtre qui joue un mélodrame de Pixérécourt.

52. Ramon Fernandez, « La Méthode de Balzac. Le récit et l'esthétique du roman », *Messages*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 2009, pp. 81-82.

53. On sait que Vautrin doit ce sobriquet « au bonheur qu'il a eu de ne jamais perdre la vie dans les entreprises extrêmement audacieuses qu'il a exécutées » (*Le Père Goriot*, CH, t. III, p. 189).

Mais tandis qu'il se tient sur la scène, déguisé en lord écossais, il trouve soudainement la mort, la tête fracassée par une pierre projetée par l'éruption du Mont Sant'Ermagora. Sans doute Vautrin trouve-t-il ici une mort « digne » de lui, comme le note Pierre Lièvre dans *Les Marges*⁵⁴, car un tel personnage ne pouvait disparaître qu'en pleine action. Il était également logique qu'il meure sur une scène de théâtre, puisque pour lui aussi *the world is a stage*⁵⁵.

Mais la mort de Vautrin semble devoir recevoir une signification à un niveau de l'intrigue sous-jacent au plan événementiel qui constitue celle-ci. Dans la mesure où le génie de Vautrin est mis au service du projet légitimiste, Vautrin semble d'autant plus condamné à échouer et sans doute à mourir que Louis XIX, nous ne l'apprendrons qu'à la fin, n'existe pas ! Jusque dans les dernières pages du roman, seul Ojardias sait que sous cette identité se cache la jeune Marie-Antoinette, et donc que les deux enfants ne font qu'un. Il y a entre le secret royal et celui sous lequel Vautrin dissimule sa véritable identité un effet de sens certain. C'est comme si le texte avait multiplié les incarnations de Vautrin pour donner le change, tant bien que mal (et le temps tout relatif que l'aventure pouvait durer), à l'absence du futur souverain : par ses multiples identités, Jacques Collin n'existe pas plus, en quelque sorte, que le petit-fils de Louis XVI. Pas plus que le héros balzacien la monarchie ne saurait tromper la mort. Ainsi, la supercherie sur laquelle repose le complot aura creusé, dans l'ordre de l'intrigue mais aussi symboliquement, la tombe de Vautrin... Cela dit, à cet égard, Fosca prend une liberté totale avec *La Comédie humaine*, car il fait mourir Vautrin en 1831, cependant que la conclusion de *Splendeurs et misères des courtisanes* nous informe que Vautrin prend la direction de la police à la fin de 1830, fonction qu'il occupera jusqu'en 1845. Dans *Monsieur Quatorze*, quand Vautrin se présente aux conspirateurs, il affirme être

54. Pierre Lièvre, « Livres », *Les Marges*, mars 1923, p. 261.

55. Shakespeare, *As you like it* (acte 2, scène 7). Balzac reprend le mot dans *Splendeurs et misères des courtisanes* : « Le monde n'est-il pas un théâtre ? » (*Splendeurs et misères des courtisanes*, CH, t. VI, p. 828).

un ancien directeur de la police chassé par « l'infâme Louis-Philippe » (p. 35).

Il est curieux que Fosca, qui autrement respecte la chronologie de *La Comédie humaine*, ait ici fait une telle entorse aux faits. Je formulerai à cet égard une hypothèse : Fosca souhaitait que Vautrin ne survive pas à la mort de celui qu'il avait aimé comme son fils. Car au moment où il meurt, monsieur Quatorze porte sur sa cravate une épingle d'or aux armes des Rubempré ; ce qui, incidemment, rappelle la réaction de Vautrin à une observation antérieure de Marcherouge sur l'échec de sa relation avec Lucien de Rubempré : « N'en parlons plus, hein, c'est une vieille blessure, et la plus douloureuse... » (p. 36) La fin proposée par Fosca ramène Vautrin à des dimensions plus humaines et suggère que, à la suite de l'aventure de *Splendeurs et misères des courtisanes*, Vautrin, s'il peut faire la barbe à Marsay et à sa police, n'a jamais pu faire le deuil de la perte de Rubempré.

Orjules vs Monsieur Quatorze

Vu sous cet angle, le roman se trouve opposer monsieur Quatorze au mélancolique Pierre-Antoine d'Orjules, opposition symbolique et non pas factuelle, puisque, en regard de l'intrigue, ils luttent ensemble pour libérer le prétendant. Car si Louis XIX n'existe pas, c'est pour le plus grand bonheur d'Orjules, le prétendant dissimulant la jeune Marie-Antoinette, alias Nina. Comme le dira Cré à celle-ci en apprenant que Louis XIX n'existe pas : « [...] le beau petit roi que vous auriez fait ! Enfin n'y pensons plus, puisque vous ne devez pas régner sur la France, mais sur le cœur de mon excellent ami » (p. 240). En quelque sorte, Fosca donne raison au mot de Balzac dans *La Duchesse de Langeais* : le cœur « met dans les mêmes balances la chute d'un empire de quatorze ans et la chute d'un gant de femme, et presque toujours le gant y pèse plus que l'empire⁵⁶ ».

56. *La Duchesse de Langeais*, CH, t. V, p. 908.

C'est pourquoi Vautrin, s'il occupe dans le roman plus d'espace que les Treize, ne tient pas pour autant le premier rôle. Si Orjules est le véritable héros du roman, c'est aussi parce que, en marge de la conspiration, se forme une autre intrigue, celle-ci amoureuse. Avant d'approuver le projet de Marcherouge, Orjules venait de vivre une passion qui s'était mal terminée – et qu'il espère oublier dans la conspiration. En regard de cette déception amoureuse passée, le roman tisse, pour le bénéfice du personnage, une nouvelle relation amoureuse, que nous pourrions qualifier de « réparatrice ». L'amour que trouve Orjules au terme de ses aventures indique qu'il est parvenu à surmonter le deuil qui l'accablait au moment où il rencontre Marcherouge et Cré et que, à vrai dire, il portera avec lui jusqu'à Héraclée.

En somme, Orjules réalise à la fin ce que ni Vautrin ni aucun des Treize n'ont jamais réussi à obtenir : l'amour. Vautrin sublime son amour pour les jeunes hommes et lui donne la forme d'un dévouement absolu envers Lucien de Rubempré. Il semble qu'il y ait eu à l'origine, chez Vautrin, une profonde déception amoureuse : « Mais dans ce temps-là, j'étais un enfant, j'avais votre âge, vingt et un an. Je croyais encore à quelque chose, à l'amour d'une femme, un tas de bêtises dans lesquelles vous allez vous embarbouiller », dit-il à Rastignac dans *Le Père Goriot*⁵⁷. Pareillement, l'ambition politique d'Henri de Marsay est née d'une désillusion amoureuse qui le laissa « desséché⁵⁸ » pour toujours, et Ferragus a reporté tout son amour sur sa fille. Plus particulièrement, Fosca place *Monsieur Quatorze* en relation avec *La Duchesse de Langeais*. Quand Montriveau parvient à délivrer la duchesse de Langeais, celle-ci vient de mourir. C'est donc une morte qu'il enlève, dont le corps sera jeté à l'eau. Dans *Monsieur Quatorze*, c'est au contraire le corps de Louis, le prétendant au trône, qui est jeté par-dessus bord pendant la traversée de Naples à Héraclée ; si bien qu'Orjules peut quitter l'Île Verte (écho de l'île espagnole du roman de Balzac) avec Marie-Antoinette, qui à partir de ce moment-là accepte

57. *Père Goriot*, CH, t. III, p 136.

58. Voir les premières pages d'*Autre étude de femme*.

de révéler sa véritable identité. Or, comment ne pas voir que cette identité découverte lève aussi le voile sur l'intertexte balzacien, puisque la duchesse de Langeais se nomme Antoinette (de Navarreins). Certes, Fosca justifie le nom de la jeune fille « en souvenir de la feuë Reine » (p. 236), mais ce nom lui permet néanmoins de tisser à un autre niveau d'écriture sa relation avec l'intertexte balzacien. Il faut noter aussi que l'identité d'emprunt sous laquelle Orjules infiltre la garde du prince Ildefonse rappelle le nom de *Navarreins* : Pierre-Antoine de *Vuarrens*. En outre, sur le plan onomastique, Fosca crée un lien entre son personnage et les deux autres récits qui constituent l'*Histoire des Treize*. En effet, le nom d'Or-jules évoque à la fois la jeune fille aux yeux d'or et madame Jules, héroïne de *Ferragus*, sans qu'il faille y chercher un sens autre que celui d'un clin d'œil espiègle de Fosca – sinon qu'il s'agit d'indiquer qu'Orjules réussit auprès des femmes mieux que Maulincour auprès de Clémence Desmarets et Marsay auprès de Paquita Valdès. Au terme de *Monsieur Quatorze*, Orjules se trouve en quelque sorte auréolé de la présence de l'ensemble des héroïnes balzaciennes de l'*Histoire des Treize*. Sauf que la femme, génératrice de fatalité dans l'*Histoire des Treize*, est chez Fosca pourvoyeuse de sens.

Cette vue des choses rejoint la définition que Fosca donnait du roman : « C'est, au moyen d'un récit, la peinture de caractères, durant un conflit, dans un certain milieu⁵⁹ ». Si Fosca précise que ces trois éléments « n'ont pas toujours la même importance⁶⁰ », il reste que ce qui vient en premier, pour lui, c'est la peinture de caractères, au service de laquelle semblent se placer les deux autres éléments. Il faut reconnaître que si ces trois aspects sont également répartis dans *Monsieur Quatorze*, la fin du roman place le roman d'aventures sous le signe du roman psychologique, fait triompher le mélancolique Orjules

59. François Fosca, « Apologie pour le roman », *op. cit.*, p. 411. On pourrait ajouter à cette définition l'observation suivante, selon laquelle la « tâche essentielle » du romancier « est, disons-le tout familièrement, de raconter une histoire qui émeuve ou amuse » (*Histoire et technique du roman policier*, *op. cit.*, pp. 28-29).

60. François Fosca, « Apologie pour le roman », *op. cit.*, p. 411.

au sein d'un « conflit » politique qui se termine en queue de poisson. Autrement dit, le vrai propos de ce roman d'aventures, c'est la quête intime d'Orjules⁶¹.

À cet égard, le roman de Fosca, sans être proustien (il s'en faudrait de beaucoup), indique bien que le roman des années 1920 n'est plus celui des grandes actions. André Thérive n'a pas tort de souligner la « conception désinvolte de l'aventure » offerte par le roman : « Ce roman de conspirateurs a ceci de singulier que les conspirateurs sont très inférieurs aux événements, à la police même, qu'ils flânent en route, qu'ils vivent à mi-côte entre l'opérette et la farce, et qu'ils ont vaguement l'air de s'en rendre compte⁶² ». L'entreprise des « Compagnons de Monsieur Quatorze » échoue, comme celles d'ailleurs que raconte Balzac dans l'*Histoire des Treize* ; car bizarrement, si les membres des Treize sont « assez hardis pour tout entreprendre, et assez heureux pour avoir presque toujours réussi dans leurs desseins⁶³ », quand Balzac les met en scène, c'est pour les faire échouer. Ce que d'ailleurs n'avait pas manqué d'observer Fosca dans son introduction à *Ferragus* : « Car il est singulier – et fort moral – que tout cet appareil mystérieux et compliqué, ces treize volontés bandées, tout cela n'aboutisse qu'à des échecs. Madame Jules meurt, la duchesse de Langeais meurt avant d'être enlevée, Paquita meurt en frustrant Marsay de sa vengeance⁶⁴ ». Or, justement, chez Fosca, la femme aimée ne meurt pas mais, au contraire, permet au héros de revenir à la vie ; il en est ainsi *parce que* ce roman n'est finalement pas celui des Treize... De Balzac, Fosca réanime la figure toute-puissante

61. Ce qu'aucun critique n'a souligné, sans doute parce que *Monsieur Quatorze* avait été présenté par les éditions Grasset comme un roman d'aventures qui se voulait explicitement une suite de l'*Histoire des Treize*. Seul Gaston Picard apportera cette nuance : « C'est un roman d'aventures et un roman d'amour en même temps », précisant plus loin que les « conspirations aboutissent à un mariage d'amour » (Gaston Picard, « *Monsieur Quatorze* », *Le Sémaphore*, 17 mai 1923).

62. André Thérive, « La Vie littéraire », *La Revue critique*, 25 mars 1923, p. 170.

63. *Ferragus*, CH, t. V, p. 787.

64. Honoré de Balzac, *Ferragus*, avec une introduction, des notes et une bibliographie par François Fosca, *op. cit.*, p. XIII.

de Vautrin, mais c'est pour la conduire à sa fin et lui substituer en quelque sorte, dans l'ordre romanesque et sur le plan d'une nouvelle conscience esthétique, la figure mélancolique d'Orjules. Ici l'échec de l'action immorale, toute empreinte de bonne volonté qu'elle fut dans sa visée légitimiste, fait place à une morale de l'amour : l'amour n'est jamais où on l'attend, et derrière les grandes initiatives et les aventures épiques, c'est encore lui qui se terre. C'est aussi pourquoi, en écho au bonheur final d'Orjules, le baron de Cré dévoile ce qu'il avait tenu secret pendant toute l'expédition :

Décidément, je crois que moi aussi je vais me marier.

- Et avec qui ?

- Avec Balbine, baronne de Saint-Sucrin.

- Mais vous ne m'en avez jamais parlé, dit d'Orjules.

- Voyez-vous ça ? M'avez-vous jamais parlé de Mlle Nina ? (p. 240).

Somme toute, le secret, dans ce roman, n'est peut-être pas celui qu'on pense. Ou du moins, au fur et à mesure que le récit avance, le vrai sens de l'aventure engagée par Orjules se précise et un autre secret prend forme peu à peu ; secret à plusieurs tiroirs d'ailleurs, car avant qu'Orjules n'apprenne à Cré et à Marcherouge l'identité de celle qu'il aime, Marie-Antoinette se fait passer à la fois pour une certaine Nina et pour son frère défunt, et elle-même, tout à la fin, apprendra de la bouche de son père adoptif mourant qu'elle se nomme en réalité Marie-Antoinette Allaz, et est la fille d'« un garde-suisse, échappé au massacre du 10 août, et qui s'était réfugié à Rome, pensant entrer dans la garde du pape » (p. 236). En ajoutant son secret à celui de son ami Orjules, Cré conclut un roman qui décidément aura fait un très grand détour par les Treize et Vautrin pour en arriver enfin à énoncer ce qu'il voulait vraiment dire... Balzac aura été un pré-texte pour faire *écrire* Fosca.

François OUELLET.